

Une oeuvre multiforme: les livres d'Yves Thériault pour adolescents

Claude Romney

Les récits d'aventure

C'est pour la collection "Les Ailes du Nord" qu'Yves Thériault a abordé la littérature pour la jeunesse, en 1959. Vingt ans plus tôt, passionné d'aviation, il avait suivi des cours de pilotage et avait travaillé comme pilote pour une entreprise, approvisionnant les établissements d'enseignement, les chasseurs, les pêcheurs, ainsi que les camps de géologues. Si, au début, il fut grisé par la liberté de sillonner les airs, la monotonie de son travail eut tôt fait de le lasser.¹ Il s'inspira par la suite de son expérience d'aviateur pour inventer les aventures de Marc Boivin, pilote de brousse, et de ses deux enfants, Lise, quinze ans, et Yvon, seize ans, mais imagina pour eux des aventures palpitantes.

La série de six volumes s'ouvre par *Alerte au camp* où l'on voit le jeune Yvon porter secours, au péril de sa vie, à des prospecteurs et géologues menacés par des incendies de forêt. Le courage de l'adolescent frise l'inconscience et c'est le coeur battant qu'on suit ses manoeuvres pour faire amerrir son avion sur le lac.

L'un des ouvrages les plus réussis de cette collection est le deuxième, *La Revanche du Nascopie*, où Yvon, à l'instigation de sa soeur, trouve la rivière d'Or que prospectent deux malfaiteurs. Il espère ainsi faire d'une pierre deux coups: empêcher les bandits de nuire et assurer la fortune de son père qui pourra, grâce au précieux minerai, agrandir son entreprise d'aviation. Malheureusement, la rivière d'Or est maudite, jalousement gardée par le fantôme d'un Indien Nascopie. Le trésor qu'elle recèle est enseveli sous un amoncellement de roches. L'intrigue est habilement menée; l'auteur fait alterner les aventures des brigands et les efforts du frère et de la soeur pour retrouver la rivière d'Or et le mouvement de va-et-vient tient le lecteur en haleine. Les dialogues, comme toujours chez Thériault, sont particulièrement vivants, et le livre a dû plaire sans aucun doute aux adolescents.

Dans *La Loi de l'Apache* (l'Apache étant ici un avion), Yvon se lance à la poursuite d'un malfaiteur qui a exigé de se faire conduire à Montréal par un jeune pilote, employé de la compagnie. Les lecteurs adolescents n'ouront pas manqué d'admirer le courage, le sang-froid et l'adresse avec lesquels le héros oblige l'appareil volé à atterrir, pour désarmer ensuite le bandit. De

leur côté, les jeunes lectrices auront été émues par la naissance de l'amour de Lise pour le pilote que vient d'embaucher son père, amour qui sera d'ailleurs déçu: le jeune homme n'est qu'un poltron qui n'oppose aucune résistance au pirate de l'air.

Souvent, cependant, malgré les qualités des livres de cette série qui répondent aux besoins affectifs des adolescents, le dénouement est amené trop brusquement par un revirement de situation; ainsi, le découverte, dans l'ouvrage que nous venons de citer, que Bob Gravel était indigne de l'amour de Lise, ou dans un autre volume, *L'Homme de la Papinachois*, le repentir soudain des deux complices du "super-bandit."

En même temps, on peut noter une progression dans l'habileté avec laquelle Thériault noue ses intrigues. Celle du *Rapt du Lac Caché* est plus complexe: l'auteur présente en alternance et avec adresse les actions mystérieuses d'une jeune fille, pilote d'avion, qui a disparu, victime d'un chantage, et les efforts de Marc Boivin et de son équipe pour la retrouver. Ici encore, le lecteur palpète en suivant la poursuite aérienne à l'aide de techniques hardies apprises pendant la guerre.

Le volume qui clôt la série, *La Montagne sacrée*, mêle aux aventures de la famille Boivin la présence d'Indiens. Le chef d'une bande qui a quitté la réserve pour retourner à ses terres ancestrales est venu demander à Marc de ne plus survoler avec son "oiseau magique" la montagne sacrée, car il effraie ainsi les esprits qui fuient, emportant avec eux la pluie. Tout en décrivant la vie des Indiens dans leur village, l'auteur, par l'intermédiaire de Boivin, fait comprendre à ses lecteurs le respect dû aux "premiers citoyens du pays." (p. 12)

Les héros de cette collection sont particulièrement bien choisis pour plaire aux adolescents. En effet, combien de jeunes garçons n'ont-ils pas rêvé d'être aux commandes d'un avion? Les lecteurs garderont le souvenir de Marc Boivin, pilote chevronné qui semble jouir dans les airs d'une liberté presque absolue et arrive toujours à sauver la situation, aidé de son fils Yvon qui promet de devenir lui aussi un as de l'aviation quand les années lui auront procuré la maturité nécessaire. On peut remarquer, d'autre part, l'effort de l'auteur pour plaire aux jeunes filles: l'aide qu'apporte Lise à son père et à son frère est absolument indispensable, même si dans un rôle traditionnellement féminin elle se contente le plus souvent de relayer des messages de radio. L'un des livres déjà cités, *Le Rapt du lac Caché*, met en scène une jeune pilote qui se montre capable des mêmes exploits que ses homologues masculins. Les personnages sont évidemment idéalisés et les situations parfois abracadabrantes, mais Thériault a su combiner son imagination et ses souvenirs d'aviateur dans le Grand Nord pour produire une série d'aventures captivantes.

Après avoir décrit les prouesses de la famille Boivin dans les airs, Thériault fait partager à ses lecteurs adolescents les aventures de quatre jeunes

gens à bord d'un voilier au large de la Côte Nord. Les héros de *L'Or de la felouque* se livrent à une chasse au trésor mouvementée à souhait et finissent par l'emporter sur un bandit recherché par la police et qui a pourtant l'avantage de posséder un document ancien, lettre du corsaire Jean Laffitte à sa maîtresse, prouvant l'existence de quatre coffrets remplis d'or à bord d'une felouque qui a sombré dans le Saint-Laurent.

Le livre contient tous les éléments propres à assurer son succès auprès d'adolescents passionnés par le mystère des felouques et la légende du corsaire Jean Laffitte. Si la récupération du trésor perdu constitue un thème plutôt banal, on s'y intéresse malgré tout grâce à la vivacité du récit qui les entraîne d'un rebondissement à l'autre. L'éveil de l'amour entre Pierre et Marielle est décrit avec sensibilité. Les légers défauts de l'ouvrage ne gâchent pas le plaisir qu'en procure la lecture. Certes, la dichotomie est peut-être un peu trop nette entre les bons et les méchants, mais c'est après tout une caractéristique du genre. Quelques négligences de style rappellent la facilité et la hâte avec laquelle Thériault rédigeait ses romans. En somme, *L'Or de la felouque*, sans être une oeuvre très originale, plaira encore aux jeunes de 12 à 15 ans.

Les Romans d'espionnage et de science-fiction

Quand Thériault aborda ce nouveau genre, à l'instigation des éditions Lidec, il avait pour but de concurrencer Bob Morane, héros favori des jeunes Canadiens des années soixante.² C'est ainsi qu'il créa le personnage hautement idéalisé de Volpek, issu d'une mère yougoslave et d'un père canadien français, qui figure dans huit volumes. Bien que la fin de chacun des récits annonce les nouvelles aventures qui attendent l'agent secret, l'ordre dans lequel on les lit importe peu. Les titres sont choisis à dessein pour piquer la curiosité du lecteur, mais les derniers, qui reflètent l'évolution de la série, penchent de plus en plus vers le sensationnalisme: *La Montagne creuse*, *Le Secret de Muffarti*, *Les Dauphins de Monsieur Yu*, *Le Château des petits hommes verts*, *Le Dernier rayon*, *La Bête à 300 têtes*, *Les Pieuvres*, et enfin *Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*.

Le Château des petits hommes verts est le seul livre de science-fiction pure: les êtres bizarres qui habitent la forteresse sont originaires de Véga, autrefois véritable paradis qu'ils ont dû quitter en raison de l'affaiblissement de son magnétisme. Des géants qu'ils étaient, caractérisés par leur force physique et l'avancement de leur science, ils se sont transformés en petites créatures chlorophylliennes, mais grâce au pouvoir qu'ils ont conservé de réarranger à leur gré les molécules, ils se sont construit un château-fort sur les bords du Saint-Laurent. Volpek et son fidèle compagnon, Bosen, alertés par les habitants d'un village voisin, aident à déjouer un complot ourdi par l'un des petits hommes verts qui finit par être transformé en perroquet. La faiblesse du livre viendrait de ce que l'auteur

insiste surtout sur les exploits de ses deux héros humains, sans nous faire véritablement connaître le monde et la vie des extra-terrestres qu'il a inventés. Comme toujours, il manie l'intrigue avec adresse, entraînant les personnages dans des péripéties où ils font preuve d'une stupéfiante ingéniosité.

Dans les autres volumes de la série, ce sont les aventures d'espionnage qui dominent plutôt, la science-fiction servant parfois d'auxiliaire. Avec les héros, on pénètre dans le monde mystérieux des agents secrets dont le travail consiste à percer les mobiles et déjouer les plans d'individus suspects ou franchement hostiles et terrifiants. C'est qu'en effet Volpek est au service de l'Office de Sécurité de la Communauté européenne, allié au Canada et aux Etats-Unis et dénommé dans certains des livres O.P.O. (Ordre de la Paix occidentale), en lutte contre l'O.U.R.S. (Organisation Universelle de la Révolution Socialiste) dont les deux plus puissants piliers sont la Russie et la Chine. L'O.U.R.S., véritable incarnation des forces du mal, a pour but la domination de l'univers que lui apportera la destruction du monde libre et elle ne recule devant aucune entreprise diabolique pour arriver à ses fins. Dans *La Montagne creuse*, c'est l'installation de rampes de missiles qui doit permettre la destruction totale des grandes villes de l'Occident. *Le Secret de Mufjarti* a pour point de départ l'enlèvement d'un savant albanais qui aurait découvert un remède contre le cancer: la substance concérigène qui lui a fourni la solution pourrait servir à éliminer la population entière des pays de l'Ouest. Dans *Les Dauphins de Monsieur Yu*, l'implantation d'appareils de détection dans le corps des mammifères marins doit transmettre à l'O.U.R.S. des renseignements stratégiques qui assureront son triomphe. *Le Dernier rayon* décrit la mise au point d'un mystérieux rayon destructeur de navires et d'avions. *La Bête à 300 têtes* nous fait assister à la construction d'un arsenal de taupes d'acier dont chacune recèle une bombe à hydrogène, tandis que dans *Les Pieuvres*, le dressage de monstrueux mollusques doit les rendre capables de s'emparer des sous-marins des pays capitalistes. Mais le plus pervers de ses plans est celui que trame l'O.U.R.S. dans le dernier livre de la série: ce sont des vampires, à l'origine jeunes gens et jeunes filles d'une beauté et d'une intelligence exceptionnelles, qui permettront à l'organisation maléfique d'asservir le monde.

Le rôle des héros est évidemment de faire échouer toutes ces entreprises infernales. Deux groupes de personnages s'affrontent donc. Pour sa part, Volpek, sorte de surhomme pourvu non seulement de capacités intellectuelles hors du commun, mais aussi d'une prodigieuse force physique, possède tous les attributs propres à susciter l'admiration du lecteur adolescent, garçon ou fille. Ce héros parfait est toujours aidé par Boson, jeune Canadien français "doué d'une force étonnante, rapide comme l'éclair et hâbleur comme un Marseillais" (*La Montagne creuse*, p. 5), qui ne perd jamais son

sens de l'humour, même dans les situations les plus dangereuses. A ces deux hommes se joint parfois Barbara, au "fin visage de starlette, masquant pourtant l'un des plus redoutables agents secrets de toute l'Europe." (*ibid.*, p. 23)

Dans tous les volumes de la série se retrouve une peinture en blanc et noir des bons et des mauvais, contraste simpliste basé d'abord sur le physique des personnages, d'une part d'une beauté parfaite, de l'autre d'un aspect répugnant, et aussi sur leur caractère moral. Volpek et ses associés font toujours preuve de courage et de magnanimité, alors que le camp adverse se compose de brutes, de traîtres pusillamines ou de pervers. Cette opposition des forces du bien et du mal, certes traditionnelle dans les romans d'espionnage, semble ici poussée à l'extrême et l'insistance avec laquelle Thériault y revient dans chaque livre finit par lasser.

Surtout, et même si on replace les *Volpek* à l'époque de leur parution, c'est-à-dire en pleine guerre froide, on peut trouver à redire au sectarisme qu'ils renferment. L'anti-soviétisme acharné dont Thériault y fait preuve paraît arbitraire puisqu'il ne repose sur aucune démonstration politique. Il risquait ainsi de renforcer, sans les justifier aucunement, les idées préconçues que pouvaient avoir les adolescents sur le monde.

Sur le plan de la science-fiction, les livres de cette série, dont l'action se situe dans les années soixante-dix, ne comportent pas suffisamment de fantastique pour éveiller l'intérêt des jeunes lecteurs contemporains. Les pistolets-laser et autres gadgets dont disposent les personnages n'ont de nos jours plus rien d'original. L'auteur a d'ailleurs fait un effort pour rendre les notions scientifiques auxquelles il fait appel accessibles à son jeune public: les premiers volumes contiennent des explications empruntées à des encyclopédies ou rédigées par Thériault lui-même, mais par la suite ces éclaircissements disparaissent.

Toutefois, ici comme dans la série des "Ailes du Nord," les intrigues sont agencées de main de maître. Thériault excelle dans la description de péri-péties qui tiennent son lecteur en haleine. L'action est toujours rapide et les rebondissements intensifient le suspense.

L'un des livres les plus habiles de la série reste *Les Dauphins de Monsieur Yu* où, dans un climat de mystère intense, les personnages participent à des bagarres dignes du meilleur James Bond. Le choix de Hong-Kong comme décor est astucieux et l'auteur fournit juste la dose nécessaire de couleur locale, sans trop l'accentuer puisque c'est l'action qui importe avant tout.

Thériault entraîne du reste ses lecteurs dans des pays qu'il connaît bien lui-même. Malheureusement, ses descriptions de villes sont inégales: celle de Florence dans *La Bête à 300 têtes* reste au niveau des clichés; par contre, celle de Paris dans *Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince* reconstitue par petites touches l'atmosphère quasi villageoise de ce quartier par un

matin d'automne. La peinture des paysages enchanteurs de Sicile, et la description du spectacle féérique des barques illuminées, la nuit, pour attirer les poissons, donne envie d'aller les admirer sur place.

Les dialogues sont toujours extrêmement animés et le lecteur gardera en particulier à l'esprit certaines scènes de confrontation mettant aux prises Volpek et ses adversaires, comme Moro Morano, le chef de la Mafia, ou Vosk, le suppôt de l'O.U.R.S. dont il parvient invariablement à déjouer les plans. Pourtant, avec *Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, mieux valait arrêter la série. L'auteur semblait insister avec un peu trop de complaisance sur le goût et l'odeur du sang et le déchaînement de l'appétit des créatures perverses qu'il décrivait. Il était temps pour lui de se renouveler: les victoires de l'agent secret canadien n'étaient d'ailleurs plus dues qu'à la stupidité de ses ennemis.

Les Romans amérindiens

Les deux livres pour adolescents qu'écrivit Thériault et qui appartiennent à son cycle amérindien comptent parmi les plus remarquables de sa production pour le jeune public.

Le Ru d'Ikoué parut en 1963, soit trois ans après *Ashini*, le grand roman indien de Thériault.³ Les deux oeuvres ont d'ailleurs des thèmes communs: l'amour de la nature avec laquelle les personnages, conformément aux traditions séculaires de leur peuple, vivent en contact étroit, et la déplorable situation des Indiens opprimés par les Blancs. Les héros des deux romans sont cependant très différents, tout d'abord en raison de leur âge. A soixante ans, Ashini a sa vie derrière lui, tandis qu'Ikoué, jeune Algonquin de seize ans, devrait normalement pouvoir compter sur de nombreux lendemains.

De fait, *Le Ru d'Ikoué* est un roman de formation et même d'initiation, qui décrit le passage de l'adolescence à l'état d'homme, et, pour cette raison parmi d'autres, il touche les deux publics, aussi bien jeune qu'adulte. Ceci explique que dans son excellente *Bibliographie analytique d'Yves Thériault*,⁴ Denis Carrier ne le range pas au nombre des livres pour enfants, d'autant plus qu'à l'origine, l'auteur ne l'avait pas écrit à leur intention. Par contre, quand *Le Ru* fut réédité en 1977, c'était dans la collection du Goéland des Editions Fides, destinée aux adolescents.

Certains jeunes lecteurs trouveront sans doute le roman de Thériault difficile d'accès, à cause du manque relatif d'action et d'aventure. La lenteur du rythme forme un contraste frappant avec la succession vertigineuse des prouesses de Volpek. C'est qu'il s'agit ici d'un cheminement tout intérieur: par l'entremise du ruisseau avec lequel le jeune Indien se lie d'amitié et même d'amour, Ikoué a la révélation des secrets de la nature et de la vie. Le baiser qui l'unit à son ru le transforme en homme, parce que "Les mots d'homme, qu'on le sache en tous méridiens, ne s'apprennent point,

mais viennent à ceux qui ont perçu la voix des plantes et des bêtes, du sol et ses eaux, du ciel et de ses vents.” (p. 17) L’eau, qui pourtant représente la liberté dont jouit Ikoué après avoir quitté le *mikiouam* (logis familial), lui enseigne l’interdépendance qui lie les êtres et les choses. Elle lui montre la nécessité de “reconnaître...ce qui vit et fait vivre, (d’) honorer ce qui vit, (de) tirer parti de ce qui fait vivre.” (p. 22) Cette communication intime avec le ruisseau apporte à Ikoué satisfaction et enrichissement et devient pour lui un besoin. Le jour où il découvre son ru à sec, une détresse profonde s’empare de lui. Sa première réaction est de vouloir dynamiter le barrage de castors, qui a provoqué l’assèchement, mais il se rend compte qu’ainsi, il causerait du tort à d’autres créatures pour servir son propre intérêt et se rendrait semblable aux Blancs qui ne reculent devant aucune injustice pour étendre leur domaine. L’eau lui fait comprendre qu’il n’aurait pas dû s’emporter contre le vieux castor, chef de la colonie, et Ikoué aide les animaux à déménager en un lieu plus propice.

Après une période de bonheur où l’adolescent jouit de l’amitié de l’eau, en pleine harmonie avec les bêtes et les plantes, et où il se construit son propre *mikiouam*, maintenant qu’il est devenu homme, et après un hiver de chasse fructueuse, Ikoué devra traverser deux épreuves pour que son initiation soit complète. A la fonte des neiges, une blessure infligée par un piège le met à deux doigts de la mort. L’eau lui sauve la vie, puisqu’il la voit en songe dans son délire et qu’elle lui indique quelles baies cueillir pour en faire une tisane médicinale. Puis, en été, un incendie de forêt oblige Ikoué à quitter son ru. Le feu ne sera maîtrisé que par les Blancs avec leurs méthodes modernes, ce qui suscite l’amertume du jeune Indien. Cependant, avec l’aide de son père, il retrouvera son eau bien-aimée dans les débris calcinés des arbres et, en suivant ses conseils, il remontera son cours pour parvenir à un endroit verdoyant. Là, il pourra à nouveau dialoguer avec son ruisseau qui continuera à lui dévoiler les mystères de la nature, “afin qu’à tout jamais, Ikoué cheminant dans ces bois soit un être de savoir et de compréhension.” (p. 119)

L’eau médiatrice enseigne donc à Ikoué la sagesse, mais c’est Atik, son père, qui lui transmet les connaissances pratiques, indispensables elles aussi, et malgré l’absence d’émotions qui caractérise l’auteur de ses jours, c’est auprès de lui que l’adolescent retourne toujours pour chercher conseils et consolation.

Le style de l’ouvrage, spontané et fluide comme le ruisseau qui en est l’un des deux personnages principaux, s’adapte constamment à l’état d’esprit du jeune Indien. Les interrogations, directes comme indirectes, et les réflexions intérieures sont nombreuses, reflétant la perplexité du garçon face au monde qui l’entoure et qu’il ne connaît encore que de façon très imparfaite. Les dialogues entre Ikoué et l’eau consistent souvent en phrases simples et courtes par lesquelles le ru amène l’adolescent à prendre

conscience de vérités qu'il ignorait jusqu'alors.

Les pages poétiques où le jeune Algonquin a la révélation du mystère de l'univers font penser au merveilleux essai d'esthétique de Bachelard, *L'Eau et les rêves*,⁵ où le philosophe souligne la valeur symbolique et profonde de l'élément liquidé, prenant d'ailleurs comme point de départ de sa réflexion l'importance qu'avaient eue pour lui dans son enfance les ruisseaux de sa province natale. Certains critiques, comme Gérard Bessette⁶ et Maurice Emond,⁷ ce dernier s'inspirant d'ailleurs davantage des travaux de Bachelard, n'ont pas manqué de donner du *Ru d'Ikoué* une interprétation psychanalytique. Bessette émet l'opinion que la petite rivière représente pour Ikoué à la fois "l'aimante qu'il possède," "la mère qui l'a enfanté et élevé," et "la force génésique, la chaîne des générations."⁸ Nous renvoyons à son étude pour les détails.

Toujours est-il que si *Le Ru d'Ikoué* n'atteint pas à la grandeur épique d'*Ashini* qui teint au caractère tragiquement digne et quasi messianique du vieil Indien, il n'en demeure pas moins un très beau roman. Le lecteur, jeune ou moins jeune, a dû être sensible, comme dans *Ashini* et les autres textes de Thériault qui mettent en scène des autochtones, à l'injustice dont les Blancs se sont rendus coupables envers eux. Il sera surtout touché par le merveilleux et le souffle poétique qui animent l'ouvrage et par la leçon d'entraide avec la nature et les créatures qui la peuplent.

Kuanuten, vent d'est, publié trois ans avant sa mort, est le dernier ouvrage écrit par Thériault pour les jeunes. Il présente un certain nombre de points communs avec *Le Ru d'Ikoué*, mais en diffère aussi à plusieurs égards. Ainsi qu'on le verra, c'est un roman d'apprentissage plutôt que d'initiation.

Comme *Le Ru d'Ikoué*, *Kuanuten, vent d'est* a pour héros un adolescent, mais Claude, métis et citadin, est envoyé chez son grand-père indien pour qu'il lui enseigne à vivre. L'aïeul va devoir le mater, n'hésitant pas à avoir recours à la force pour lui inculquer les bonnes manières et le respect d'autrui. Le vieux Joachim se livre à un véritable dressage dont il sort vainqueur, confirmant ainsi le sens de son nom montagnais, Anu Sushin, "le plus fort."

Le grand-père gagne sa vie à la manière de beaucoup d'autochtones, en servant de guide aux Blancs dans la forêt qu'il connaît intimement. Le garçon de la ville l'accompagne dans ses courses et, à son contact, il devient sensible au charme des bois. Non seulement il s'éveille à la magnificence de la flore et de la faune, mais il apprend à tirer de la forêt sa subsistance. Les mystères de la nature lui sont dévoilés: chaque signe y est révélateur, chaque odeur, chaque bruit. Toutefois, quand l'adolescent, grisé par ses nouvelles connaissances, enfreint les ordres d'Anu Sushin, celui-ci a tôt fait de lui rappeler qui est son maître.

Le thème de la découverte de la vie des Indiens et de leur savoir-faire en

forêt se mêle à celui de l'aventure que vit Claude aux côtés de son aïeul, à la recherche de deux géologues qui ont disparu dans l'Ungava. Tous deux, se servant du moindre indice qu'ils rencontrent, vont, tels des détectives en pleine nature, reconstituer l'itinéraire des prospecteurs. Le sens aigu de l'observation que possède l'aïeul, qui enfile comme des perles sur un collier les moindres signes de présence humaine, impressionne son petit-fils et ne manquera pas de captiver le jeune lecteur.

En même temps qu'il acquiert l'expérience de la forêt, Claude se transforme. Le garçon orgueilleux et agressif, raciste même, qui était descendu de l'avion de Montréal devient un jeune homme humble, posé et respectueux des autres, hommes, bêtes et plantes. En même temps qu'il retrouve ses racines, il découvre la supériorité des Indiens sur les Blancs. Le contact avec leur nature généreuse et désintéressée, leur vie libre et simple, courageuse aussi, lui fait apprécier le contraste avec la corruption et la cupidité des Blancs qui causent la perte des autochtones assimilés.

Le style convient parfaitement au mouvement du texte: tantôt rapide et faisant fuser les réparties dans les accès de colère et de révolte de l'adolescent, au cours de son domptage par le grand-père, tantôt lent et mesuré pour suivre la progression du travail de déduction auquel se livrent Joachim et Claude sur les traces des géologues disparus. La description de la forêt, toute en nuances dans ses évocations des bruits furtifs et des mouvements secrets qui l'animent, montre l'amour profond de Thériault pour la nature et la connaissance intime qu'il en avait acquise dans sa jeunesse au contact de trappeurs.

Les thèmes sont choisis et agencés avec adresse. Les jeunes lecteurs peuvent s'identifier à Claude et lui envient les aventures qu'il vit en compagnie de son grand-père. Le mystère de la forêt s'allie au suspense causé par la disparition des prospecteurs pour faire de *Kuanuten, vent d'est* un roman captivant pour adolescents.

Que conclure, au terme de cette présentation des oeuvres d'Yves Thériault pour les jeunes? Tout d'abord que, comme sa production pour adultes, elle se caractérise par son abondance, sa diversité, mais aussi par sa valeur inégale. Si la technique de composition y est presque toujours remarquable, les faiblesses de style reflètent assez souvent la hâte que mettait l'écrivain à réaliser la rédaction de ses livres. L'originalité est également variable et plusieurs ouvrages mettent en scène des personnages stéréotypés.

Les oeuvres pour adolescents sont, dans l'ensemble, supérieures à celles pour jeunes enfants dont parfois les thèmes manquent d'inspiration et le ton a tendance à être trop moralisateur. Dans ses livres pour lecteurs plus âgés, l'ingéniosité de l'auteur permet souvent d'élaborer des aventures passionnantes où les rebondissements se succèdent à un rythme rapide. On préférera la collection des "Ailes du Nord" à la série des "Volpek," trop tendancieuse, trop marquée par l'idéologie de son époque. Et cependant, à

passionnantes où les rebondissements se succèdent à un rythme rapide. On préférera la collection des "Ailes du Nord" à la série des "Volpek," trop tendancieuse, trop marquée par l'idéologie de son époque. Et cependant, à l'ère des voyages interplanétaires, les adolescents pourront-ils encore s'enflammer pour les exploits de modestes pilotes de brousse? La malchance a voulu que Thériault ait commencé à écrire ses livres pour la jeunesse juste au début de l'ère spatiale et qu'il n'ait pas eu la vision extraordinaire d'un Jules Verne. Malgré toute l'habileté dont il fait preuve, la plupart de ses ouvrages pour adolescents pourront probablement encore intéresser les lecteurs actuels mais non les enthousiasmer.

Se détachent toutefois de l'ensemble de l'oeuvre de Thériault pour les jeunes les livres appartenant à son cycle indien et esquimau. Si l'on devait se hasarder à faire une prédiction, ce serait que survivront sans doute d'une part les contes de Ti-Jean et ceux qui ont pour héros des enfants indiens ou inuit, dans de nouvelles éditions comportant des illustrations mieux adaptées à l'âge des lecteurs, et d'autre part, *Le Ru d'Ikoué* et *Kuanuten, vent d'est*. Aussi bien dans les contes où l'imagination et l'humour de l'auteur s'allient pour créer des personnages attachants par leur espièglerie et leur gentillesse que dans les deux livres pour adolescents où la découverte de la nature mène à une compréhension plus vaste de la vie et du monde, on sent la sympathie profonde de Thériault pour les êtres qu'il a créés. Certes, dans ses ouvrages moins réussis, cette sympathie transparaisait aussi, mais en raison des affinités qui unissaient l'écrivain aux premiers habitants du pays, elle est ici plus spontanée et plus absolue. Même s'il n'avait écrit que ces quelques livres, Yves Thériault occuperait dans la littérature canadienne-française pour la jeunesse une place de choix.

NOTES

- 1 André Carpentier, *Yves Thériault se raconte*, (Montréal, VLB Editeur, 1985.), p. 62-63.
- 2 *ibid.*, p. 144.
- 3 Yves Thériault, *Ashini*, (Montréal, Fides, 1960).
- 4 Denis Carrier, *Bibliographie analytique d'Yves Thériault*, (Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, Université Laval, 1985).
- 5 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, (Paris, José Corti, 1942).
- 6 Gérard Bessette, *Une Littérature en ébullition*, (Montréal, Editions du Jour, 1968).
- 7 Maurice Émond, *Yves Thériault et le combat de l'homme*, (Montréal, Hurtubise HMH, 1973).
- 8 Bessette, *op. cit.*, p. 146-47.

Livres d'Yves Thériault pour les adolescents

- Alerte au camp 29*, illus. de Georges Lauda, Montréal, Beauchemin, 1959, 62 p. (coll. "Ailes du Nord").
- La Revanche du Nascopie*, illus. de Georges Lauda, Montréal, Beauchemin, 1959, 60 p. (Coll. "Ailes du Nord").
- La Loi de l'Apache*, illus. de Georges Lauda, Montréal, Beauchemin, 1960, 59 p. (Coll. "Ailes du Nord").
- L'Homme de la Papinachois*, illus. de Georges Lauda, Montréal, Beauchemin, 1960, 62 p. (Coll. "Ailes du Nord")
- Le Rapt du lac Caché*, illus. de Rodolphe et Odette Vincent, Montréal, Beauchemin, 1962, 60 p. (Coll. "Ailes du Nord").
- La Montagne sacrée*, illus. de Rodolphe et Odette Vincent, Montréal, Beauchemin, 1962, 60 p. (Coll. "Ailes du Nord").
- Le Ru d'Ikoué*, Montréal, Fides, 1963, 96 p. (Coll. "Gerbe d'or"), réimpr. 1977, 123 p. (Coll. "Goéland").
- La Montagne creuse*, Montréal, Lidec, 1965, 140 p. (Coll. "Volpek").
- Le Secret de Muffarti*, Montréal, Lidec, 1965, 135 p. (Coll. "Volpek").
- Les Dauphins de Monsieur Yu*, Montréal, Lidec, 1966, 142 p. (Coll. "Volpek").
- Le Château des petits hommes verts*, Montréal, Lidec, 1966, 134 p. (Coll. "Volpek").
- Le dernier rayon*, Montréal, Lidec, 1966, 139 p. (Coll. "Volpek").
- La Bête à 300 têtes*, Montréal, Lidec, 1967, 118 p. (Coll. "Volpek").
- Les Pieuvres*, Montréal, Lidec, 1967, 127 p. (Coll. "Volpek").
- Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, Montréal, Lidec, 1968, 143 p. (Coll. "Volpek").
- (Tous les ouvrages de la collection "Volpek" ont été réimprimés, avec préfaces et annotations d'Anthony Mollica, par le Centre éducatif et culturel, à Montréal, entre 1980 et 1982.)
- L'Or de la felouque*, Québec, Jeunesse, 1969, 138 p. Réimpr. Hurtubise-HMH, 1981.
- Kuanuten, vent d'est*, dessins d'Anik Lafrenière, Montréal, Paulines, 1981, 125 p.

Claude Romney est chargée du cours de littérature canadienne-française et française pour la jeunesse à l'Université de Calgary. Elle a publié plusieurs articles sur la traduction de livres pour enfant et s'intéresse aussi aux lectures que font les enfants des classes d'immersion.